

URBANARTS

ON NE VOUS AVAIT JAMAIS PARLÉ D'ART CONTEMPORAIN COMME ÇA...

# URBANARTS

Oct. - Nov. 2021 / N°14

urbanarts.fr

**GALERISTE**  
Paul Delahaye,  
Outsiders Galerie,  
veut faire la  
course en tête

**INTERVIEW**  
L'ensorcelante  
précision de  
James Bullough

**RENCONTRES**  
Amélie et  
Jo Di Bona :  
l'union sacrée  
Kurar ouvre  
la voie du  
changement

#14

Nouvelle formule

Oct. - Nov.  
2021

« DUST »,  
une œuvre  
de JAMES  
BULLOUGH

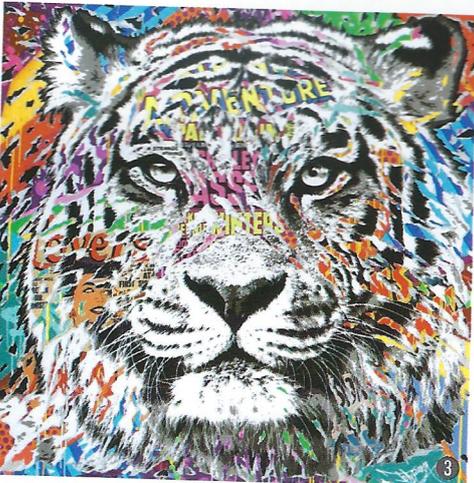
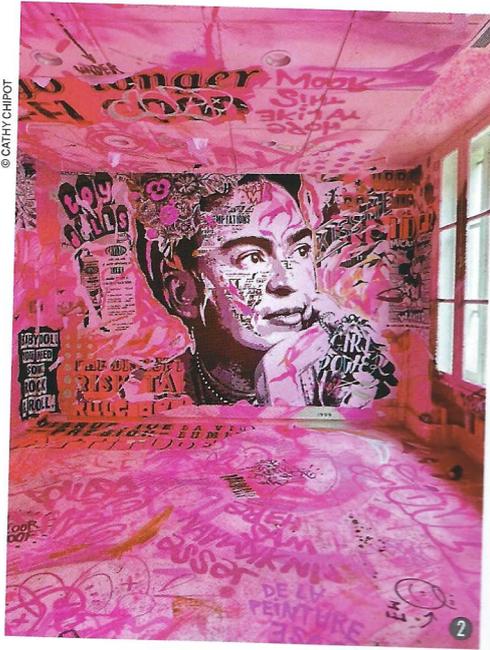
QUI SONT LES  
SPONSORS  
QUI FONT VIVRE

# l'Art Urbain?

DIFUZ ■ SHAKA ■ CONOR HARRINGTON ■ SPEEDY GRAPHITO ■ SCAP

M 05088 - 14 - F - 8,50 € - RD





48



## Amélie et JO DI BONA : l'union sacrée

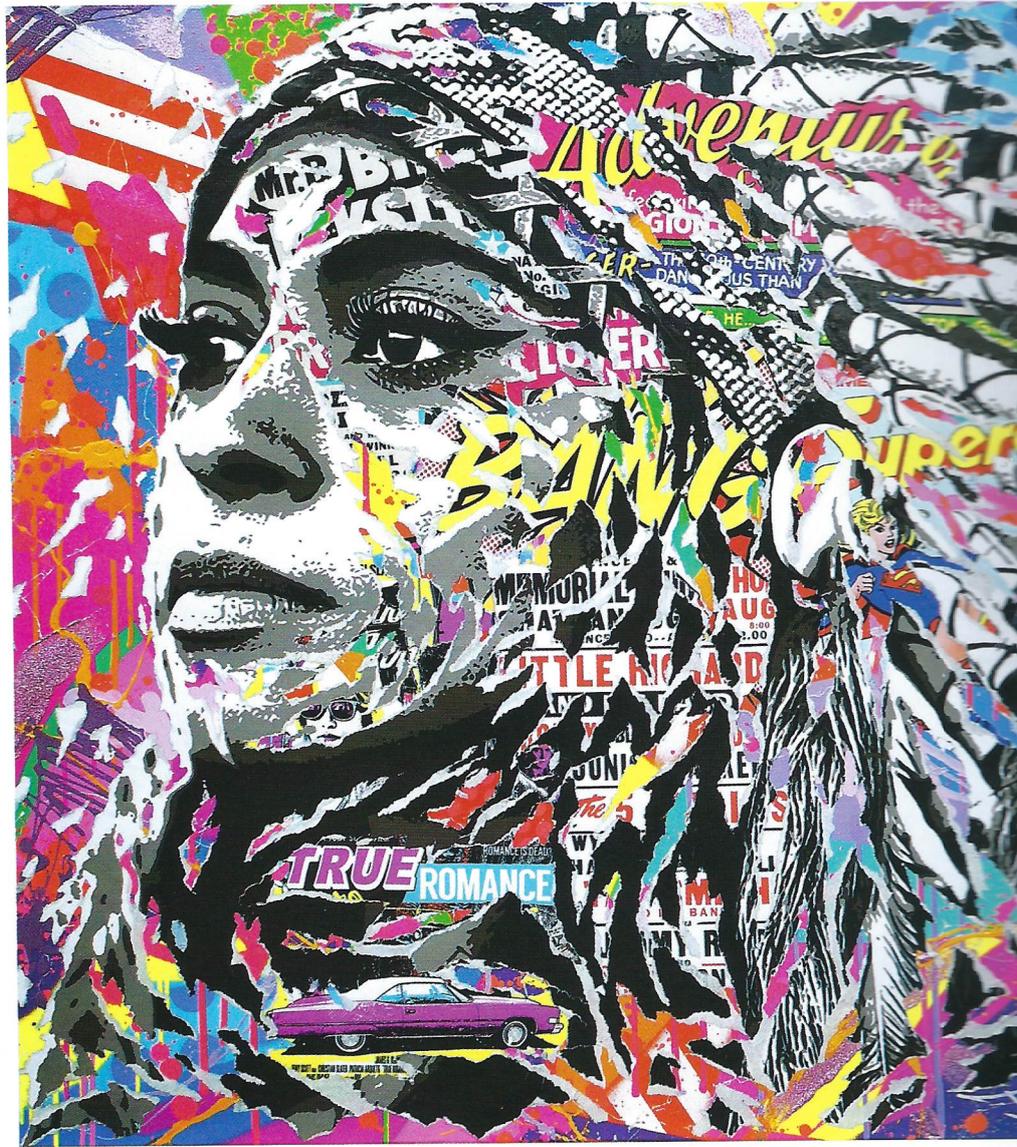
Authentiques à la ville comme à la scène, Amélie et Jo Di Bona dévoilent un art « à deux têtes » où l'émotion le dispute à la générosité. Rencontre avec deux êtres remarquables.

Par Gabrielle Gauthier

- 1 Jo Di Bona & Amélie.
- 2 Colors Festival, 2021, Paris.
- 3 Lovers Tiger, 2021, technique mixte sur toile, 120 x 120 cm.
- 4 TV Eye, 2020, technique mixte sur toile, 100 x 120 cm.
- 5 True Romance, 2021, technique mixte sur toile, 100 x 100 cm.

Une carrière à vivre les hauts et les bas de la vie d'artiste ont rendu Jo Di Bona – pourtant aujourd'hui auréolé d'une reconnaissance internationale pour son travail pictural – simple, humble et chaleureux, mettant volontiers son talent au service de nombreuses causes caritatives. Avec Amélie, sa « partenaire », il forme un couple artistique soudé et indissociable, construisant à deux une œuvre

singulière, nourrie de réflexions et de recherches quotidiennes, tout en savourant la vie à travers l'amour réciproque qu'ils se portent. Travaillant au portrait par « addition et soustraction », développant un style propre combinant collage sur fond réaliste à la bombe puis lacération, Jo Di Bona signe ainsi des œuvres accessibles, colorées, souvent qualifiées de « joyeuses »... qui révèlent également des félu



indélébiles et un regard à la fois aiguë et enflammé sur « le vivant ». Une vision forte, lucide mais toujours empreinte de poésie.

**Avec Amélie, vous formez un duo dont on parle peu...**

Nous sommes comme un groupe. Amélie n'est pas mon agent mais une partenaire de vie sentimentale et artistique qui s'est très vite rendue indispensable ! Grâce à elle, je progresse ! Hier, je lui ai montré une de mes dernières toiles et son verdict est honnête et sans appel : « C'est très intéressant mais tu ne peux pas la présenter en l'état ». Je le savais tout en espérant qu'elle me dise : « Elle est superbe ! » [rires]. Mais Amélie, elle, n'a pas peur d'être franche. C'est la personne qui me connaît le mieux. Surtout, beaucoup d'idées que je n'aurais pas eu et que je mets en peinture viennent d'elle. D'ailleurs, c'est grâce à elle que je me suis remis à la peinture. Elle m'apporte également un regard féminin, une intelligence, une finesse, un équilibre, une justesse que je n'ai pas. Je progresse ainsi grâce à ma muse, devenue ma collaboratrice, mon binôme... ma partenaire. J'aurais aimé la rencontrer plus tôt ; nous aurions fait de la musique ensemble, monté un groupe, même si elle n'est pas musicienne... à l'image des White Stripes [rires]. J'assume à 100% qu'Amélie et moi formions un binôme. Il me semble donc normal qu'elle soit au même niveau que moi, ni en avant ni en retrait ! Je déteste l'expression, « il y a une femme derrière un grand homme » : cette femme

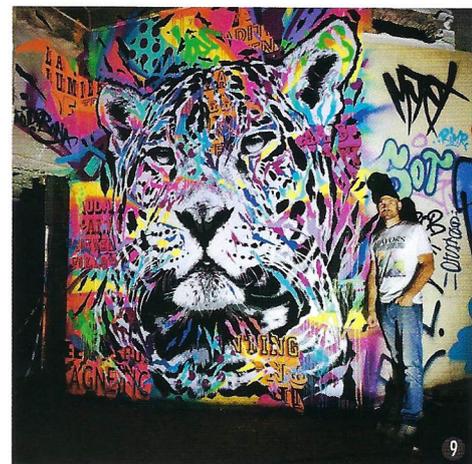
est aussi grande que l'homme, mais l'homme la cache très égoïste, très égocentrique de l'homme dans cette société dans la peinture et même dans l'art en général. George n'a pas dû prendre un nom d'homme pour être publiée ?

**Votre travail est-il toujours un mélange de graffiti et de pop art ?**

J'ai qualifié mon style de « Pop Graffiti ». Comme pour le public a besoin de repères, avec un rayon jazz, un rayon rock... différenciés. Bien que venant du graffiti et de la pop art qui reste évidemment ma base et une époque dont il est très nostalgique, j'aime qu'il y ait des cases où chaque chose trouve sa place. Plus largement, il s'agit pour moi de Pop culture, nourrie de multiples influences. Un Art Urbain contemporain qui se pratique au-delà des frontières des galeries, mais aussi dans l'atelier, dans la rue, sur carton... jusqu'à la sculpture. Et pour moi, l'Art Urbain est un joli mix de Pop culture qui met tout le monde d'accord.

**Reconnu comme peintre, vous avez aussi été auteur et interprète. La musique ne vous manque-t-elle pas ?**

J'ai toujours ma guitare à portée de main, j'enregistre souvent de petites compositions... Mais peindre et composer en



50

6 Graffiti Art Festival, 2020, Puteaux.

7 FestiWall, 2019, Paris.

8 Spy Tiger, 2021, technique mixte sur toile, 100 x 100 cm.

9 Zoo Art Show, 2020, Lyon.

10 MurMurs Festival, 2019, Decazeville.

beaucoup trop chronophage. Auparavant, la musique occupait tout mon temps, même si je continuais le graffiti sur des coins de table [rires]. Aujourd'hui, la peinture me prend toute mon énergie. Je n'arrive même pas à faire tout ce que je devrais faire ! D'autant que j'aimerais également explorer d'autres territoires, la sculpture notamment. Ce qui est drôle pourtant, c'est que je rencontre et fréquente davantage de personnes du milieu musical qu'à l'époque [rires]. J'ai peint le studio de DJ Mosimann, l'un des meilleurs DJs au monde qui vient de réaliser l'album de Grand Corps Malade, et nous sommes devenus très amis, Barbara Pravi est devenue une copine... J'aimerais un jour refaire un album, parce que c'est magique de se retrouver en studio puis sur scène où il y a une énergie incroyable.

**Quel parallèle faites-vous entre la musique et la peinture ?**

Les deux mondes sont liés. D'ailleurs, lors de ma période musicale, nous parlions en couleurs : « Ce titre il manque de violet », « Il faudrait qu'il y ait un peu de rouge sur le refrain ». De même, la composition est inhérente à l'art plastique et à la musique : il faut rechercher l'équilibre dans la composition. Et n'y a-t-il pas quelque chose de musical dans la peinture : le dynamisme, le geste, le rythme... autant de choses un peu impalpables. D'ailleurs, tous les

arts sont liés. Le Hip-Hop ne mélangeait-il pas rappeurs, taggeurs et danseurs ? Le lien entre peinture et musique se retrouve également dans les titres des toiles, qui sont souvent des morceaux de musique. Aujourd'hui, il m'arrive de dire à Amélie : « Je crois que cette toile est un tube » [rires]. En musique comme en peinture, un tube se réfléchit, se travaille. Liam et Noel Gallagher ont fait des tubes. Andy Warhol et Hopper aussi. Certains diront que la démarche est commerciale, mais je ne suis pas d'accord. Lorsque Ravel créa le Boléro avec deux notes ou que Goya trace *Tres de Mayo* avec ses couleurs, ce n'est pas un hasard... Pour moi, il y a donc des corrélations entre peinture et musique. À l'atelier, j'ai d'ailleurs la sensation d'être en studio : on prend le temps de réfléchir, on peut se tromper... Puis il y a la scène où l'on n'a pas le droit à l'erreur tout comme dans les live painting. Cette interaction avec le public étant assez magique, je fais beaucoup de performances live, pour le partage, l'essence même de mon travail.

**Votre période musicale nourrit-elle ainsi votre œuvre ?**

Comme je viens du graffiti, c'est plutôt l'inverse : ma musique s'en est d'abord nourrie du graffiti et du Hip-Hop. Lorsque j'ai cherché à faire un premier album solo, un de mes amis m'a présenté Pequeño. J'ai passé l'audition avec ma guitare acoustique et



des chansons plutôt d'influence Noir Désir, Pop anglaise... donc une certaine forme de romantisme, devant des rappeurs/producteurs aux textes plutôt engagés. C'est peut-être le moment où j'ai le plus flippé de ma vie, plus qu'en live devant 3.000 personnes [rires]. Et lorsqu'ils m'ont applaudi, j'en ai eu des frissons. Une histoire que je raconte rarement... Puis nous avons travaillé ensemble 12-13 ans, en montant notre studio d'enregistrement. Ma musique était nourrie du graffiti et de toute cette époque Hip-hop. Et aujourd'hui, ma peinture est nécessairement nourrie de toute cette période musicale. Je garde ça en moi, cela fait partie de ma vie même si je n'y pense pas tous les jours.

#### Travaillez-vous en musique ?

À l'atelier, j'ai besoin de me concentrer sur mon travail pictural... et non sur la musique. Je travaille donc en écoutant France Inter, du matin au soir, avec notamment les podcasts de « Popopop » d'Antoine de Caunes... donc, toujours plongé dans la Pop Culture [rires]. Pour les performances live en revanche, j'apprécie qu'il y ait un peu d'ambiance. Lors de ma dernière collab, Astro, qui peint en musique, m'a fait découvrir de superbes morceaux.

#### Comment votre style a-t-il évolué ?

Un peu comme un cuisinier qui remplace le citron par du combava ou du yuzu, ce sont les ingrédients qui font évoluer mon style. Mon

**« Dépeindre le vivant correspond pour moi à une recherche d'équilibre, entre addition et soustraction. »**

travail étant un mix de Pop culture, pour chaque œuvre, je demande lesquels utiliser. J'en change régulièrement, je teste de nouvelles choses... Et cela passe par des recherches quotidiennes. Par exemple, je regarde énormément de vieilles sérigraphies, vieilles affiches... Des (re)découvertes qui influencent et redynamisent mon travail. Je me mets en question quasiment en permanence et « j'emmerde » royalement Amélie avec ça [rires].

La lacération des photos et affiches qui laisse apparaître les différents couches du collage et du graffiti est-elle toujours un des éléments caractéristiques de votre style ?

C'est ce que je préfère, même si, en ce moment, je recherche d'autres choses, comme le volume notamment.



© ALEX MOISE



52



**Si un artiste ne doit pas se prendre au sérieux, en revanche il y a une grande part de sérieux dans l'art.**

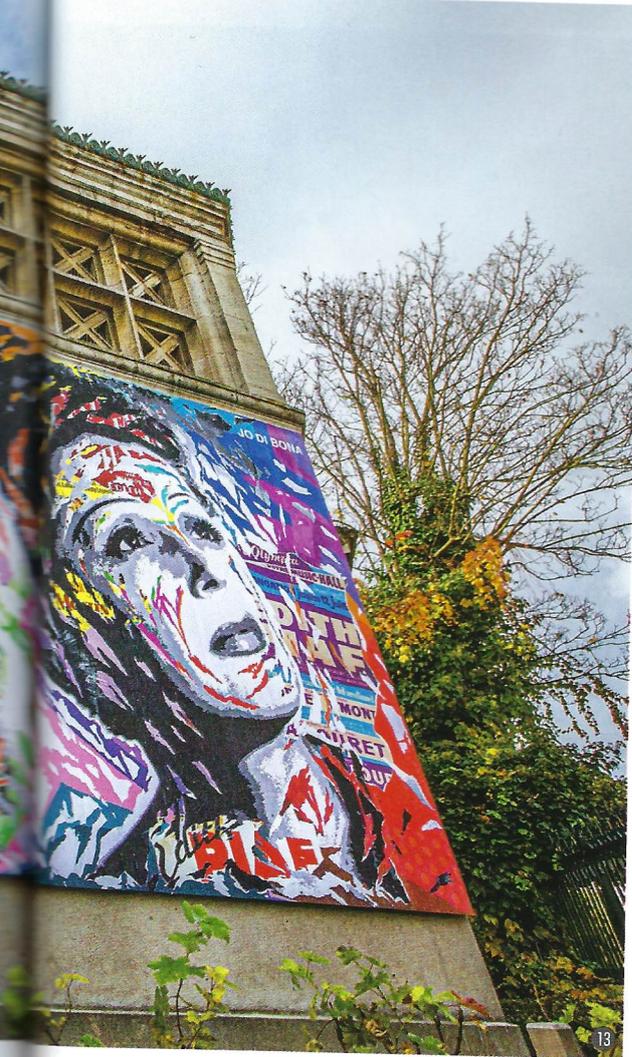
**Pour de prochaines sculptures ?**

Avec Amélie, nous avons beaucoup échangé sur le sujet. Nous réfléchissons notamment au travail de l'acier, de la résine, même si ce n'est pas franchement écologique, tout comme les aérosols d'ailleurs, ce qui nourrit ma culpabilité. J'aimerais trouver des alternatives lorsque je remplis ma poubelle de papiers et plastiques d'emballage... pour travailler en 2D ou en relief avec les bonnes matières. Mais pour créer des objets Pop en volume, je ne couperai probablement pas à la résine qui tient dans le temps.

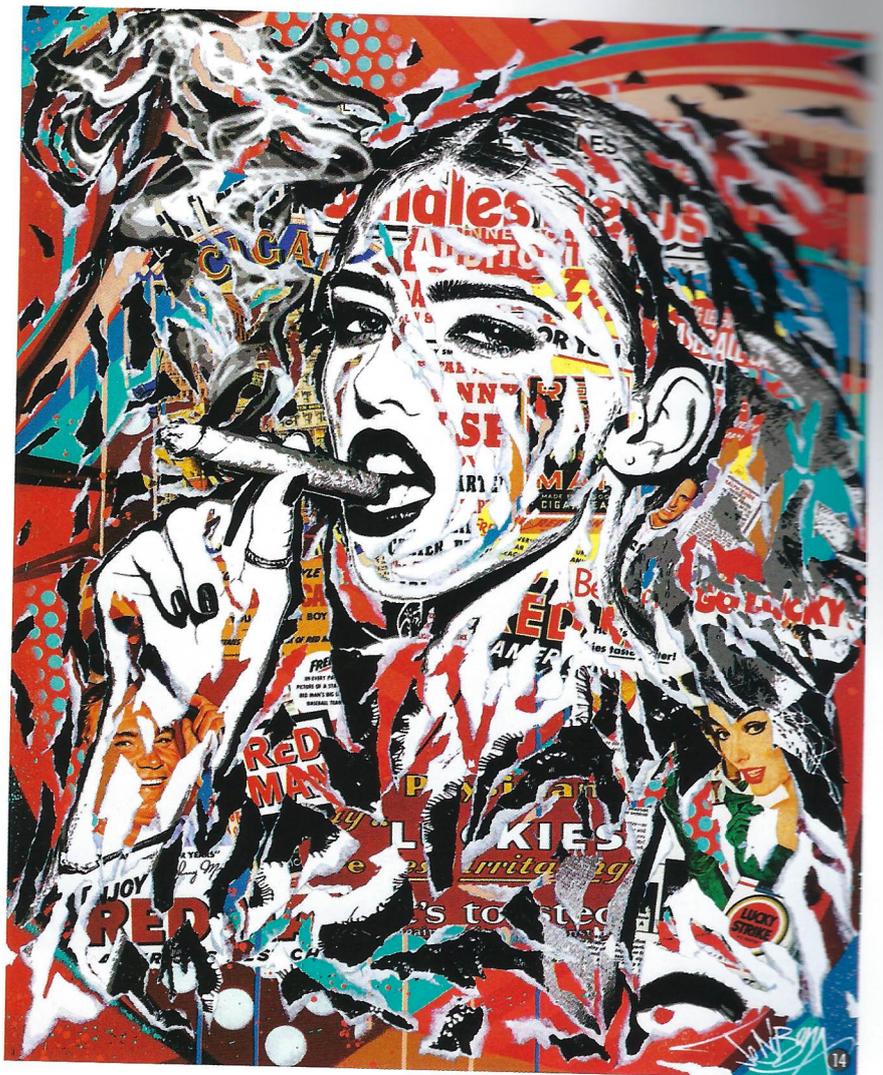
**Que signifie la lacération pour vous ?**

Je vous répondrais qu'il y a une part de rébellion dans mon travail, ce dont je parle rarement. Gamin à problèmes, j'ai toujours été en refus de tout. « *Jo est un grand malade. Il peint une fresque, la recouvre puis lacère ce qui la recouvre* », m'a dit un jour Opera sur le festival de Decazeville.

Je cache sans doute ainsi mon passé, comme s'il y avait une forme de honte à se livrer. À l'époque, le monde du graffiti était parfois ultra violent. Je me suis fait péter la gueule plusieurs fois, j'ai dû me battre, un de mes amis a même reçu un coup de couteau... Quand on allait peindre dans les terrains vagues, ça ne rigolait pas : pour faire un mur, il fallait jouer des coudes. Même les rapports entre graffeurs étaient violents. À l'époque de la team VF que j'ai créée avec Nestor & Lek, Nestor, un graffeur que j'idolâtrai bien plus talentueux que moi, était très violent par rapport à mon travail et m'a beaucoup ridiculisé. J'ai toujours ses propos en tête : « *Tu mets du rose, c'est ridicule, c'est pour faire plaisir aux gens, c'est cliché, c'est commercial, c'est de la merde* ». Et quand je peins, je pense souvent à lui mais aussi à ma professeure d'arts plastiques qui nous faisait travailler le « *cache-révéler* », nous expliquant « *le dehors révèle le dedans qui révèle le dehors* », des sujets presque philosophiques. Deux personnes qui m'ont influencé et dont les paroles restent ancrées en moi. Cela donne aujourd'hui quelqu'un qui a « souffert », même si je n'aime pas ce terme. Une part de moi a envie de cacher le graffeur que j'étais, tout en allant le rechercher parce que j'assume désormais ce que je suis. Cette violence se retrouve ainsi dans mes œuvres, comme dans les couplets très colorés, très doux et un refrain un peu plus violent avec des guitares saturées de Nirvana dont je suis fan, ma culture étant essentiellement Pop & Rock même si j'ai écouté du Hip-hop. Le portrait d'enfant que j'ai réalisée dans le XIII<sup>e</sup> est certes souriant, coloré... mais je lui ai quand même lacéré la tronche [rires].



13



14

### Vos œuvres ont donc quelque chose de violent...

Je ne suis pas le seul ! Les œuvres de Picasso, Warhol, Soulages, Soutine sont violentes, poétiques et magnifiques à la fois. Rien que de les évoquer, j'ai les poils qui se dressent sur les bras. Pour moi, l'art ne peut pas être que fleur bleue. Dans tout art, il y existe une forme de violence. On dit souvent que ma peinture respire la « joie de vivre », ce qui n'est pas faux, Amélie et moi affichons d'ailleurs volontiers cette joie de vivre sur les réseaux sociaux. Pour autant, si l'on ne doit pas se prendre au sérieux, en revanche il y a une grande part de sérieux dans l'art.

### Pourquoi privilégier les portraits et les têtes d'animaux ?

Parce qu'il y a quelque chose qui m'interpelle chez tous les animaux, l'être humain étant un animal. Je suis d'ailleurs fan des reportages animaliers, je ne regarde que ça, totalement envoûté par les attitudes, les comportements, notamment félins pour leur puissance. Il suffit d'observer une lionne pour comprendre quelle super héroïne elle est [rires]. Le regard d'un animal, d'un enfant, d'une femme me fascine également et le retrouver au milieu de déchirures, de tags... me captive. Peut-être suis-je portraitiste finalement [rires].

### En fait vous vous intéressez au vivant...

Le vivant... c'est un joli mot. Effectivement, le vivant, la vie en général, me passionne à bien des égards. J'aime lire des ouvrages

de vulgarisation scientifique. Sur la pochette du dernier album d'HOTEL, j'ai d'ailleurs choisi une photo du *National Geographic* représentant une méduse bioluminescente. Cet animal, qui vit dans les profondeurs de l'océan et n'a jamais vu la lumière du soleil, produit pourtant sa propre lumière. C'est fabuleux. Cette image m'a bouleversé. Pour moi néanmoins, représenter le vivant à travers un méduse, une bactérie ou la vie microbienne serait un peu compliqué. Venant du graffiti, mon travail doit être assez évident voire simple, d'autant que j'aime les choses simples, comme en cuisine. Dépeindre le vivant correspond pour moi à une recherche d'équilibre, entre addition et soustraction ; il suffit de regarder la nature et ce fameux nombre d'or que l'on retrouve dans une pomme de pain, un tournesol, un papillon... Et en tant qu'artiste, même en copiant la nature, nous sommes loin de cet équilibre !

### Comment choisissez-vous vos sujets ?

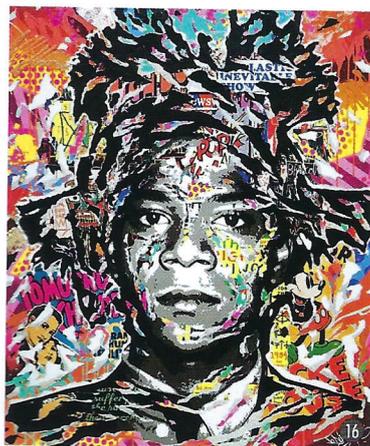
Comme un DJ sample des sons... Je prends ce qui me touche. Sur mille photos de singes par exemple, je n'en choisis que deux, parce qu'il y a un regard, une attitude... Outre mes photos, j'utilise celles d'un ami photographe, d'autres livres de droits et j'en achète certaines. Il faut que j'ai un vrai coup de cœur, une émotion, ce petit truc qui provoque des petits picotements dans tout le corps. Je travaille à l'instinct et avec mon cœur. Pour autant, il y a cette fameuse zone de confort

11 *Chief Woman*, 2020, technique mixte sur toile, 120 x 140 cm.

10 *Festival Grimaud Art Urbain*, 2020.

9 *Cos* Montmartre, 2019, Paris.

8 *Smoking Girl*, 2020, technique mixte sur toile, 80 x 100 cm.



À voir

Réalisation d'une fresque de 1.000 m<sup>2</sup>  
Projet initié par Icade et dirigé par l'agence Osaro.  
Inauguration fin octobre 2021.  
Parc Icade des Portes de Paris  
11 rue du grain  
93300 Aubervilliers

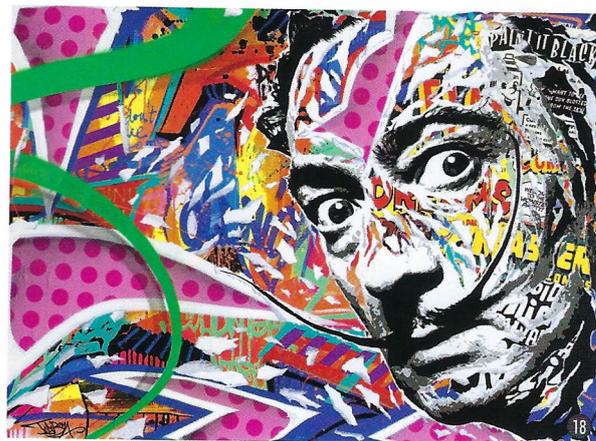
Nouvelles toiles à la galerie Perahia  
24 rue Dauphine  
75006 Paris

Foire de Chatou du 8 au 10 octobre 2021  
AAF Londres  
Battersea du 21 au 24 octobre 2021  
Expo'art Blancs manteaux Paris du 17 au 20 décembre 2021

100 éditions numérotées et signées inédites  
À partir de mi-novembre  
YAM Galerie  
7 rue du Mont-Cenis  
75018 Paris

Live pour le Téléthon  
Samedi 4 décembre  
Champs-Élysées  
Vente aux enchères des œuvres au profit du Téléthon  
Galerie Roussard  
13 rue du Mont-Cenis  
75018 Paris

Jo Di Bona :  
[www.jodibona.com](http://www.jodibona.com)  
Instagram : @jodibona



dont tous les artistes vous ont probablement parlé. Avec Amélie, nous questionnons souvent pour savoir comment en sortir tout en s'assurant de pouvoir continuer à payer le loyer. Pour un artiste, s'extirper de cette zone de confort est compliqué. Il faut pourvoir présenter un travail différent petit à petit, comme un cuisinier qui cherche l'équilibre gustatif en intégrant un à un de nouveaux ingrédients. Mais ce n'est pas évident parce que l'on attend quelque chose de nous. Alors « *Il faut être malin* », une expression de Top Chef que je trouve appropriée. J'ai fait un portrait d'Egon Schiele au fusain et au thé infusé, donc quelque chose de totalement différent... encore faut-il que je réussisse à intégrer cela petit à petit dans le travail que les gens connaissent.

Vous arrive-t-il de vous tromper dans vos choix ?

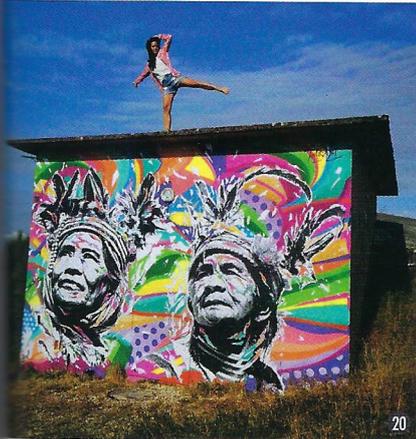
Oui, forcément et heureusement car c'est ainsi que l'on progresse. Il faut se tromper, et j'ai envie de me tromper. Je ne fais pas partie de ces artistes qui s'auto-congratulent, alors que je vante volontiers le travail d'Amélie car elle le mérite. Lorsque qu'une toile ne me paraît pas équilibrée, qu'un truc me chiffonne et qu'Amélie m'assure que rien ne la choque, je sais que je peux me reposer sur son regard. Au quotidien, entre nous, c'est beaucoup de discussions sérieuses, de remises en question. J'arrive néanmoins à me satisfaire : si l'œuvre touche le cœur des gens, alors j'ai réussi et cela me rend heureux, à l'image du mur que j'ai réalisé dans le XIII<sup>e</sup> en 2015 et que beaucoup prennent encore plaisir à partager sur Instagram.

Dans votre art comme dans la vie, vous êtes beaucoup dans le partage...

À Urban Art Fair, alors que je réalisais une fresque, un petit bonhomme haut comme trois pommes venait vers moi sans cesse. Je lui ai passé une bombe et il a commencé à faire des trucs sauf qu'il a dégommé mon œuvre. Les gens étaient morts de rire et j'ai trouvé que c'était un moment génial [rires]. J'aime vivre ces moments en interaction avec le public. Et je donne dès que je peux. Lorsque l'on a la chance d'être artiste et de vivre de son travail, redonner est important.

Comment avez-vous réussi à garder cette simplicité ?

C'est une question que je peux poser à bien des gens, notamment Amélie qui est ostéopathe. Comment a-t-elle gardé cette simplicité ? Je ne comprends pas qu'un artiste se la pète : nous sommes tous des êtres humains... Cela vient probablement de mon vécu, mon adolescence, mais aussi ma période musicale, avec un manager qui nous a appris à ne pas faire les cons, à respecter le public, à être pro. Puis il y a eu l'arrêt de mon groupe, une grande claque dans la gueule et une période terrible pour moi, comme une rupture sentimentale. J'en ai énormément souffert. Depuis, je mets les choses en perspective et je n'oublie pas que, sans le public, un artiste n'existe pas. J'aime les gens et je ne me considère pas différent d'eux. Je n'envisage pas que quelqu'un puisse être inférieur à moi sous prétexte que je suis un artiste. C'est un non sens totalement ridicule. Cet été, Amélie



ATHER SYDOON ©

20



21



22

moi avons peint à Grimaud où nous avons rencontré ce petit garçon handicapé qui nous suit sur les réseaux sociaux. Il nous a montré ses œuvres et, franchement, elles nous déchirent ! Lui et moi sommes pareils, de la même manière. Nous avons passé un moment avec cet enfant et ses parents, des personnes que j'admire bien plus que certains artistes ! Ceux qui ont exposé dans le monde entier, ont vendu une œuvre 3 milliards, arriveraient-ils à vivre avec tout cet argent, à s'occuper comme eux un enfant handicapé ? Et lorsqu'Amélie m'a dit « Tu vas dans ton atelier, tu peux créer, nous sommes ensemble et ça s'aime », j'ai trouvé ça tellement beau, tellement simple que j'en ai pleuré [rires]. Autant de choses qui nous remettent les idées en place, qui te font comprendre que tout peut s'arrêter et qu'il faut savoir relativiser et apprécier les choses simples de la vie.

Le succès ne vous a donc pas changé, ce qui est rare... C'est la chance de grandir à Neuilly Plaisance dans la ville où a été créé le premier Emmaüs de l'Abbé Pierre, la plus grande rock star du monde pour moi... Quel modèle. Que sommes-nous en tant qu'artistes à être entourés de telles personnes ? Depuis 30 ans je donne à l'Institut du Handicap International, ému par les courriers des lecteurs. Mais quand j'ai commencé, j'étais à la découverte de l'art. Aujourd'hui, l'art me permet de donner davantage, de créer des œuvres pour des enchères caritatives, des ventes qui me stressent énormément ! À chaque fois, quand elles réunissent des sommes que je n'aurais

pas pu sortir de ma poche. Mais ce n'est pas quelque chose dont j'aime me vanter...

### Quels sont vos projets ?

Début septembre, nous avons inauguré le partenariat avec Visa au Stade de France. 5 artistes participent à ce projet pour représenter des jeunes habitants du 93. Pour ma part, il s'agit d'un portrait d'une jeune fille du 93 imprimée sur une bâche 10 x 30 m. Je réalise également le plus gros mur de ma vie à Aubervilliers... et peut-être un des plus gros murs de Paris/ Île-de-France : 1.000 mètres carrés [rires]. Il sera terminé fin septembre et inauguré fin octobre. Pour le coup, je sort de ma zone de confort : sur une telle surface, impossible de travailler les collages. Entre octobre et décembre, grâce à la galerie Barrou Planquart, je serai présent sur plusieurs foires et salons avec que des œuvres récentes. Et, comme j'apprécie le côté expo collective permanente, de nouvelles œuvres arrivent également à la galerie Perahia. En octobre, à Saint-Trop, je dois peindre pour un ami chef cuisinier quelques food trucks. Ça va être très cool et, en plus, on est sûr de bien manger [rires] ! Nous avons également un évènement prévu avec YAM galerie à Montmartre mi-novembre pour une centaine d'éditions numérotées et signées inédites et quelques surprises originales. Enfin, sur l'initiative de la galerie Roussard, je suis engagé en faveur du Téléthon. Le 4 décembre, avec une dizaine d'artistes, nous peindrons en live face à l'arc de triomphe. Le live sera suivi d'une vente aux enchères au profit du Téléthon.

15 Power Tiger, 2021, technique mixte sur toile, 80 x 80 cm.

16 Samo, 2021, technique mixte sur toile, 100 x 120 cm.

17 Street Art for Manking, 2017, New York, USA.

18 Dali Graffiti, 2020, technique mixte sur toile, 100 x 140 cm.

19 Place de la République, Paris, 2017, pour Première Urgence Internationale.

20 Mur d'après, 2020, Aveyron.

21 Le MUR Saint-Raphaël, 2020.

22 Temptations Lion, 2021, technique mixte sur toile, 100 x 100 cm.